

Élise Vidal

Humus



CVMQ

Cégep du Vieux Montréal

Illustration de couverture: Élise Vidal

Élise Vidal

Humus

*l'univoque va à l'horizontale ou à la verticale
l'équivoque évolue en cercles et en spirales
l'un est un billet aller-retour vers ce qui est
l'autre un billet ouvert sur tout le possible*

Raoul Duguay

À Hubert

Diffère, saute
Mouvements m'étourdissent
Crescendo
Vis, respire, sue.

Mystiques réflexions, résonances, vibrations,
Vertiges salés
Comme une boue prolifère
Beauté arbitraire.

Construction de papier kraft,
Tressage, enchevêtrement de vécu
Vitanostra
Angoisse montant à coups de demi-ton
Nature remixée
Rien ne se crée
Tu n'as qu'à ouvrir les pores de ta peau.

Lorsque tes pieds goûtent le flapi terrestre, la vie te réenvahit et le bien-être d'être à nouveau dans ton élément te subjugue. Troncs, mousse, humus, même les pierres suintent la vie. Tu écoutes respirer le monde, et tu vis.

Doucement, engourdi mais serein, tu plonges ton aviron dans une eau de thé. Tes épaules, perplexes mais heureuses de retrouver un mouvement enfoui depuis si longtemps dans leur mémoire, crient douleur, crient bonheur. Le nombre de coups à donner pour atteindre ton but passe en un instant d'énorme à infime. De la pale à l'olive, l'aviron et toi ne formez plus qu'un et tu voudrais crier la joie que cela t'inspire. Mais tu briserais ce silence si précieux, ce silence de son d'aviron et de thé. À ce moment précis, tu ne songes plus à la chance inouïe que tu as de te retrouver ici. Tu ne songes plus à ton amour pour la rivière. Tu ne songes plus à la faim qui te tenaille l'œsophage. Tu ne songes plus. Tu as donné ton premier coup d'aviron, et tu vis.

Jambes, courbes harmonieuses, se croisant et se recroisant afin d'atteindre cette perfection toujours nouvelle, cette perfection fraîche et magnifique ; glorieuse sobriété. Cette perfection qu'est celle des jambes de Marcel Marcil, cette perfection des jambes de Marcel Marcil en position beaucoup plus lotussinienne, plus lotussinienne que toute la neige, parfois moins, pour les besoins de la cause.

*** «Je m'en fous! J'en veux pas!»

J'ai si souvent eu envie de crier ces mots, de cracher ces mots.

Des mots se gonflaient dans la gorge en espérant trouver leur liberté au grand air. Au grand air mais surtout dans les oreilles des autres. Le secret, pour les faire taire, je l'ai découvert, ou plutôt, je l'ai réalisé, comme ça, un soir, tout seul. Je le connaissais déjà, en fait, depuis toujours, mais peut-être n'avais-je jamais eu le courage, le désir de me l'avouer. Ils ont fini, les suicidaires, par me le dire eux-mêmes: ces mots ne supportent pas l'air. S'ils veulent s'enfuir, ce n'est que pour trouver refuge ailleurs. Ailleurs dans l'oreille d'un quelconque aristocrate qui s'en serait délecté, léché les doigts de plaisir jusqu'à la deuxième phalange.

Bien sûr, c'était le désir de mes mots à moi, et non le désir de ceux d'un certain X, aussi semblable à moi soit-il. Mes mots à moi, donc, ne supportaient pas l'air. C'est pourquoi j'ai quitté les endroits sans air, ou plutôt, les endroits bordés d'air vicié, bétonnés, bourrés de substances volatiles
qui vous grugent
au lieu de vous encrasser
comme la vie est censée le faire
pour venir habiter dans mon nouveau chez-moi.

Chez-moi qui l'a toujours été, de juin à août et durant quelques semaines éparses dans l'année. Depuis que je suis ici, les mots ne sont plus au fond de ma gorge, derrière mes amygdales à lancer leurs petites lames mal affûtées dans les parois de ma trachée. Dès que je suis arrivé, ils sont sortis faire un tour, avides de trouver des oreilles étrangères et de se remplir la panse de tympanaux nouveaux. Ils ne sont plus jamais revenus.

L'air les a tués. Je parle ici d'air non seulement composé d'azote, d'oxygène et de gaz carbonique
mais d'air aux vapeurs d'humus
chaud et vivant,
d'air aux éclaboussures d'eau et d'algues,
d'air dans toute sa splendeur et sa non-pasteurisation humaine.

Dans cet endroit qui n'est pas sur la carte.
Je suis, je vis, je serai et je vivrai.
Maintenant.
À ce moment précis.
Les mains croisées sur la nuque.
Les orteils s'emmêlant dans le poil du ventre de la chienne.
Je promulgue que j'ai quitté Montréal.
Moi.
Marcel Marcil.
Pour venir vivre.
Ici.
Au chalet.
La photo est encadrée dans un cadre simple, en pin blanc verni.
C'est une grande photo qu'on a probablement fait agrandir exprès
pour l'exposer sur ce mur. Je ne me rappelle plus du moment où
on a tiré ce portrait de moi, mais je crois me rappeler de la journée
comme telle.

*** Une journée chaude de juillet. Les grillons chantent. Pas les oiseaux, il fait trop chaud. Je me baigne, avec la chienne. La chienne du petit Marcel, la mère de la chienne du grand Marcel. Je cours sur le gazon qui est plein de mottes de terre. Un gazon inégal, un gazon qui ne fait l'envie d'aucun voisin. De toute façon, il n'y en a pas de voisins, au chalet. Un gazon de chalet. Pieds nus, j'arrive sur le quai, je cours plus lentement, de peur de glisser et de me fendre le front, comme l'été passé, puis je saute à l'eau. La chienne ne saute pas du quai, elle me suit en nageant à partir de la berge. On revient ensemble. Elle, jusqu'à la berge, moi, jusqu'au bout du quai d'où je m'y hisse. Je ne nage pas jusqu'au bord de l'eau parce que je devrais marcher dans la boue, et les roches pourraient me faire mal aux pieds.

*** Je me suis étouffé, tantôt, avec une bouchée de pain, ou de jambon, je ne sais plus. Les deux en même temps, probablement. J'ai bien cru que c'était ma fin. J'ai voulu crier, en pensant au grand trou noir qui m'attendait «faut que j'vous l'dise ! Si j'nage pas jusqu'au bord quand j'me baigne, c'est pas à cause des roches, c'est parce que j'ai peur de mettre mes pieds dan'bouette ! Y'en a même pas, des roches ! », mais je ne l'ai pas fait. J'ai bu du lait et ma bouchée a fini par passer.

Quelle cause est celle de la sérénité d'une pipe bien bourrée ; courbes aussi originelles que celles de la fumée, épaisse et substantielle, de cette pipe. Parce que le lotus n'est pas une marque de commerce mais bien la position des jambes de Marcel Marcil. Beauté arbitraire, tu n'es que le fruit d'une position, mais ô combien cette dernière est justifiée.

Je continue de regarder la photo. Le petit Marcel tenant sa chienne par le cou. Rien. Des vertiges salés, acidulés de l'été de mes huit ans. *** Vertiges quand je cours, nus pieds sur le quai de bois mouillé. Vertiges quand je pense au danger que je cours de me fendre le front encore. Vertiges quand je me trouve entre le ciel et le lac sans savoir si je me suis donné un assez grand élan pour ne pas que mes tibias ou le bout de mes orteils ne frappent le quai dans ma chute. Vertiges que je ressens quand je me hisse hors du lac à partir du quai en songeant à tous les poissons qui sont dans l'eau sous moi et qui pourraient m'effleurer les jambes de leur peau visqueuse. Vertiges lorsque je reste quand même les mollets et les pieds dans l'eau jusqu'à la peur.

*** Je retire mes jambes rapidement en faisant pénétrer mes ongles dans le bois mou imbibé d'eau du quai.
Vertiges salés, acidulés. Vertiges de mes huit ans, finalement si étrangers à ce que dégage cette photo.

Parce que sur l'eau tu es, tu ne te poses plus de questions. Lié d'office à ton élément vital, à chaque instant tu peux assouvir ta soif d'une facilité qui t'étonne. À présent dans le tout, seuls tes besoins fondamentaux se manifestent pour taire les autres, désuets dans l'environnement où tu te trouves. Tu as évolué jusqu'à ton état primaire. Puérile sagesse te submerge. Tu progresses désormais dans ton intérieur, ne te souciant que de survivre, que de vivre, que de t'ouvrir à ce dedans toujours plus intégral, toujours plus intégrant. Tes besoins comme le courant, tu les satisfais, tu les satisferas, et tu vis.

Parfois, lorsque je suis fatigué, je suis porté à fixer des points. Des points invisibles que j'imagine comme étant des trous dans l'air. Seulement pour poser mes yeux quelque part. Ces points sont situés le plus souvent à un centre bas de ma vision à l'horizon. Je les fixe ainsi sans les voir pendant un certain temps dont je ne connais pas la durée puisque je ne suis, pour ainsi dire, pas conscient durant cette phase du processus. Pendant ce temps, j'imagine que ma tête devient de plus en plus lourde pour mon cou parce qu'elle finit par tomber mollement et se met à faire des huit dans les airs. Mon corps hésite alors entre garder Marcel éveillé et laisser Marcel dormir. Mes yeux aussi en font, des huit. Je ne vois cependant que des courbes entrecroisées car mes yeux et ma tête ne sont pas synchronisés.

Dans le coin inférieur droit du cadre de pin blanc, on a glissé une autre photo. La photo d'un colibri, minuscule et flou. Elle n'a pas été placée sous le verre, preuve qu'on l'a mise là en attendant, croyant qu'on allait s'en lasser pour ensuite aller la ranger dans un quelconque tiroir. Il faut croire que ce ne fut pas le cas puisqu'elle est toujours là, petite fenêtre sans dimensions spatio-temporelles carrée.

*** «J'vas la mettre à côté de moi.» Je descends de la chaise sur laquelle j'ai grimpé pour fixer le portrait. Je me regarde tenant la chienne par le cou. Nous ne sommes plus seuls depuis que le colibri est à côté de nous. Avec le temps, à force de voir l'oiseau-mouche là, on croira qu'il était vraiment près de nous lorsque la photo a été prise. Je ne me doute pas encore que la photo jaunira et que son coin supérieur gauche frisera sous l'humidité de l'air qui passe.

En attendant, je me couche à côté de la chienne, dans le salon. Le plancher, fait de planches de contre-plaqué clouées aux intersections, a été repeint tellement de fois que les reliefs sont mous, atténués. C'est donc sur une substance lisse, épaisse, molle que je m'abandonne. Je m'endors et me réveille à intervalles réguliers. Ou irréguliers, je n'en sais rien. Je dors, il fait chaud, et le soleil tape en de gros blocs qui suivent les formes des fenêtres du salon. La chienne soupire en de gros râles qui lui demandent de fournir un effort incroyable. Lorsque je me réveille, des grains de sable se sont incrustés dans la peau molle de mes avant-bras.

Mon corps est fragmenté. Un rectangle, ou plutôt, un trapèze de lumière me coupe en trois. Gros bloc lourd et plus dense que du béton. Pourtant, rien de plus léger, humide, que de la lumière. Des nuages passent et atténuent temporairement la masse de la bête. Puis, réapparaissent les trapèzes tranchant de porosité. Si les nuages pouvaient aller plus vite, les trapèzes réapparaîtraient d'un seul coup et ça ferait «fplonk», très fort.

Je travaille à retirer tout le sable qui s'est accumulé dans les cavités qui ont été formées dans le plancher. À l'origine, ces cavités devaient être distinctes, bien creuses et coupantes. Trous dans le contre-plaqué ayant comme fond la tête d'un clou. À cause des multiples couches de peinture, les trous ne sont que des creux. J'essaie donc d'en retirer tout le sable. J'y travaille très fort. Sans souffler, en me servant uniquement de mes doigts, c'est beaucoup plus difficile que ça en a l'air.

Nourri de minuscules brindilles puis de toutes petites branches méticuleusement séchées, il prend vie.

Élément au compromis précaire entre tison et flamme, tu dois savoir trouver l'équilibre exact entre air, chaleur et matière organique. Tu dois savoir trouver l'équilibre parfait entre les lettres qui forment le mot de sa vie. Si tu sais, il subsistera. Tu lui voues toute ton attention, tout ce qui te reste d'énergie. Puis, lorsque tes réserves à toi s'épuisent, il prend la relève de sa chaleur lumineuse, de sa chaude lumière.

Ton feu s'empare de toi et te jure de te protéger jusqu'à sa mort. Tu le vénères et l'admires car il sait te vouer sa vie. Et tu vis.

Tout s'harmonise, les éléments se suffisent entre eux. L'air épais te réoxygène et semble régénérer chacune de tes cellules.

Mains vis-à-vis pénis, doigts qui me semblent qui te semblent qui nous semblent. Doigts qui semblent capables de tresser n'importe quoi, n'importe quoi même l'espoir. Jambes qui lui disent qui vous disent qui leur disent, je te ferai une vie sans barbouillis, sans bredouillis, sans cafouillis, sans chamaillis, sans houraillis, sans margouillis, sans tortillis. Une vie sans «i», immoralité totalement morale, comme ton lotus, Marcel Marcil, ton lotus de papier kraft. Ton lotus qui me dit en transperçant le temps et la terre : «je viens dans ton cou, ouvre-moi ! Je ne peux y aller si tu dors...». Et dans sa houle de lumière nous a entraînés, moi et tes pieds, parce que de ses mains blanches il promulgue...

Le goût d'un lac...

La fenêtre de la cuisine est habillée de rideaux bleus. Assis en position du lotus sur la table massive de pin entourée de huit chaises, je contemple la ligne floue des arbres à travers la vitre épaisse.

La truie, toujours vaillante, emprisonne puis dégage peu à peu la chaleur des braises qu'elle protège. Tasse de neige fondue à la main, je m'y trempe régulièrement les lèvres comme pour les humecter d'idées nouvelles. Parfois, j'en prends une gorgée, la laisse se réchauffer dans ma bouche puis la crache. Doucement, je laisse celle-ci couler en un mince filet de mon menton à mon ventre, où elle se perd.

Les seules à me voir sont les épinettes, face à moi comme mon reflet dans un miroir le serait. Les épinettes se moquent, elles aussi, de leur apparence. Elles poursuivent, comme moi, leur lutte organique sans fin que leur a imposée la vie.

C'est la nuit. La nuit, les chiens rient, les coqs crient, l'horloge de la chambre fait cric. La nuit, les montagnes sont, les rivières coulent. La nuit, la terre respire, moi aussi.

Humus d'Élise Vidal est le quarante-cinquième recueil de textes publié dans la collection *Prise I*. Cette collection a été créée afin de permettre à des jeunes auteurs du cégep du Vieux Montréal de publier une première œuvre.

© Tous droits réservés Élise Vidal et le CANIF,
Centre d'animation de français du cégep du Vieux
Montréal. Mai 2002.

Renseignements: (514) 982-3437, poste 2164

Dépôt légal: mai 2002
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

Infographie et impression:
Centre de production de l'écrit, CVM (4803)

Cégep du Vieux Montréal
255, rue Ontario Est
Montréal (Québec)
H2X 1X6



Collection

PRISE I